

“L'acteur est un métaphysicien dans l'obscurité, qui fait résonner un instrument, fait résonner une corde métallique qui rend des sons qui traversent des exactitudes fulgurantes...”

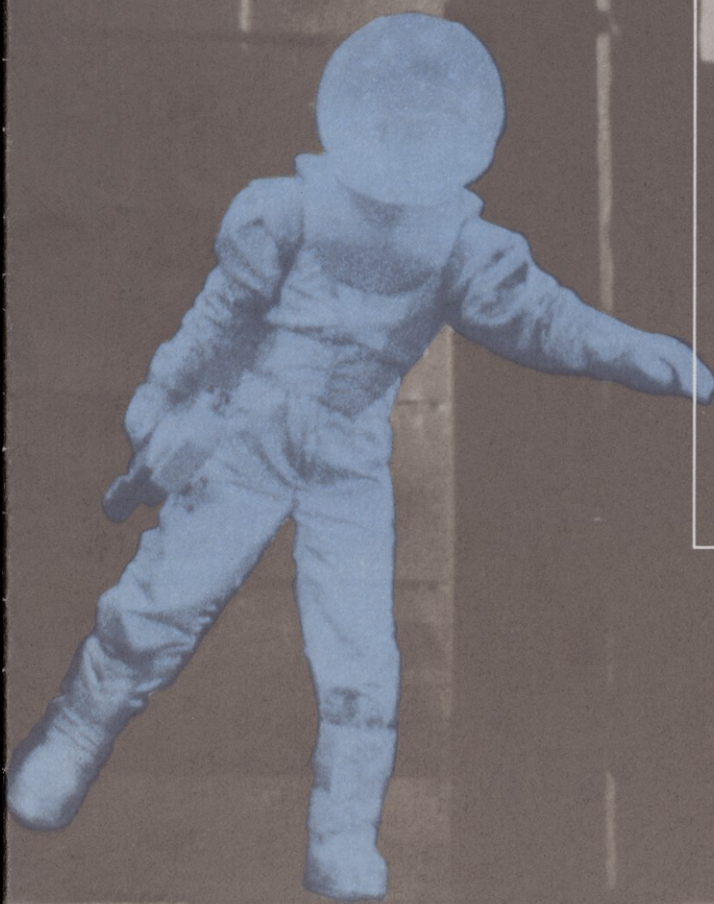
LE FAISEUR DE THEATRE

JEU DE FAUST

TROIS VOYAGEURS REGARDENT  
UN LEVER DE SOLEIL

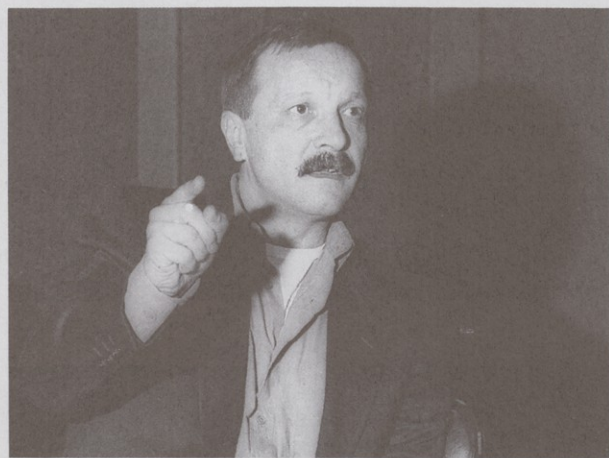
VERACRUZ

SPECTACLE  
**LE CARGO**





# En voilà des façons, Monsieur Bruscon



Jean-Pierre Vincent a reçu, pour sa mise en scène du *Faiseur de Théâtre*, le Prix du meilleur spectacle théâtral créé en province en 1988 (Prix Georges-Lerminier).

Michel Jaget

**L**e faiseur de théâtre s'appelle Monsieur Bruscon. Le dramaturge du spectacle, Bernard Chartreux, l'a bien écouté et regardé faire. Il a fini par bien le connaître et en a tiré quelques conclusions.

## Monsieur Bruscon regarde par la fenêtre

**M**onsieur Bruscon, lorsqu'il regarde par la fenêtre toujours sale d'une auberge autrichienne, et lorsqu'il peine à voir, à travers la saleté repoussante de cette fenêtre, de l'autre côté de la saleté repoussante et puante de cette fenêtre, la saleté elle-même bien plus repoussante du monde extérieur, et lorsqu'au vu de cette saleté et de cette puanteur Monsieur Bruscon est saisi d'un effroyable découragement et est pris d'effroyables nausées dont l'issue pourrait et même devrait être fatale, Monsieur Bruscon se souvient alors qu'il est lui-même, Bruscon, le soi-disant Bruscon, le soi-disant élégant artiste d'Etat Bruscon, le soi-disant grand comédien d'Etat et grand écrivain classique Bruscon, d'une saleté et d'une puanteur encore bien plus repoussantes et puantes que celles de l'auberge et du monde extérieur à cette auberge ; et saisissant l'aubergiste au collet, il l'abreuve, Monsieur Bruscon, d'insultes.

## LE FAISEUR DE THEATRE

de Thomas Bernhard

texte français : Edith Darnaud

mise en scène : Jean-Pierre Vincent

assisté de Eberhard Spreng

dramaturgie : Bernard Chartreux

décor et costumes : Jean-Paul Chambas

assisté de Bernard Michel

lumières : Alain Poisson

sons : André Serré

avec :

*Bruscon, faiseur de théâtre* : Bernard Freyd

*Madame Bruscon, faiseuse de théâtre* :

Anouk Ferjac

*Ferruccio, leur fils* : Daniel Znyk

*Sarah, leur fille* : Clotilde Mollet

*L'hôtelier* : Armand Meffre

*L'hôtelière* : Yvane Daoudi

*Erna, leur fille* : Julie Brochen

## Monsieur Bruscon dit non

**M**onsieur Bruscon dit non.

A la question de savoir si Monsieur Bruscon pourra avoir en plus un oreiller de crin sur son lit, l'hôtelier dit oui.

A la question de savoir si Monsieur Bruscon pourra manger du bouillon à l'omelette à trois heures de l'après-midi, le jour du boudin, l'hôtelier dit oui.

A la question de savoir si à la fin de sa comédie Monsieur Bruscon pourra faire un noir absolu sur scène et dans la salle et donc couper la lumière de secours sur scène et dans la salle, le capitaine des pompiers fait dire que oui.

A la question de savoir si la perruque a été remise en état, sa fille Sarah répond à son père Bruscon, oui.

A la question de savoir si les chaussures ont été rafistolées, son fils Ferruccio répond à son père Bruscon, oui.

A la question de savoir si Madame Bruscon a toussoté son texte - son texte dans la comédie de son époux Bruscon -, Madame Bruscon toussote.

Monsieur Bruscon, quant à lui, dit non.

La force d'âme qu'il faut à Monsieur Bruscon pour dire non.

## La prodigalité de Monsieur Bruscon

**L**a prodigalité de Monsieur Bruscon en adjectifs qualificatifs - tant épithètes qu'attributs mais de préférence assassins - était proverbiale. Tel Dieu le Père à l'aube de sa Création nommant l'une après l'autre chaque créature vivante, Monsieur Bruscon qualifiait sans se lasser. A pleines brassées, sur choses et gens, animaux et contrées, idées et concepts, Monsieur Bruscon distribuait les désolant, écœurant, inepte, ridicule, infamant, abominable, absurde, grotesque, mensonger, demi fervent, de mauvais goût, pervers, attardé, irresponsable, répugnant, prétentieux, inamical, abject, xénophobe, stupide, estropié, rachitique, exaspérant, anéantissant, misanthropique, lugubre, impuissant, repoussant, horrible, fou, insupportable, poisseux, prétentieux, hideux, débile, prolétarien, poitrinaire, idiot, dégoûtant, socialiste, national-socialiste, catholique, horrible, monstrueux, misérable, impudent, atroce, féroce, effroyable, minable, vulgaire, déprimant, aberrant, amateur, catastrophique, hystérique, maladif, lourd, sujet aux fractures, infecté, affreux, dément, furieux, servile, atterrant, dégradant, cacophonique, idiotistique, détrempé, décomposé, cupide, pourri, moisi, anéanti, désolé, obsédé, hypocondriaque, extravagant, polonais, difforme, paralytique, mégalomaniaque, etc.

## Monsieur Bruscon est un méchant homme

**M**onsieur Bruscon est un méchant homme. Monsieur Bruscon tyrannise femme et enfants, injurie les tiers, défonce à coups de talon les planches pourries du théâtre.

Monsieur Bruscon est un histrion paresseux.

Monsieur Bruscon est un lâche.

Monsieur Bruscon se désole d'être un lâche et un histrion paresseux.

Monsieur Bruscon feint d'être désolé d'être lâche, tyrannique et paresseux.

Monsieur Bruscon feint de feindre d'être désolé d'être lâche, paresseux, tyrannique, simulateur.

Monsieur Bruscon ne fait pas semblant d'être odieux. Entre l'acquiescement, la conciliation, la réconciliation, la compassion, l'alignement d'une part, et le suicide d'autre part, Monsieur Bruscon invente sans cesse son étroit sentier de survie.

Il faut aimer Monsieur Bruscon parce qu'il ne nous le rendra pas. ■

Du mardi 10 au dimanche 15 janvier 1989 / grande salle





## BERNARD FREYD PARLE DE BRUSCON

*Bruscon est un excessif, un hystérique, odieux, impossible, bestial même dans ses rapports avec les autres et, en même temps, il dit des choses très belles. Sur le théâtre. Sur la musique. Il y a quelque chose de sauvage, de démentiel en lui. Mais, dans ce désespoir total qu'il exprime, on trouve une énergie humaine merveilleuse. Il est la métaphore de l'homme qui tombe le cul par terre, se relève, retombe, mais n'abandonne jamais. Il est à l'extrême, hors des normes. C'est un solitaire, un isolé. Notre destin, non ?*

Sortant le dictionnaire mythologique à la lumière duquel il analyse tous les personnages qu'il joue, il reprend : *Bruscon, c'est Sisyphe, c'est Atlas, c'est Ixion qui tourne sur sa roue.*

Un temps. Puis il conclut : *Ce que j'aime dans ce théâtre de Thomas Bernhard, c'est que c'est un théâtre contre, un théâtre d'insanité, en rupture. C'est le théâtre que j'ai toujours aimé et toujours pratiqué.*

## BRUSCON PARLE DE L'AUTRICHE

*L'Autriche  
grotesque  
attardée  
c'est le mot juste  
irresponsable  
c'est le terme juste  
Mozart Schubert  
prétention répugnante  
Croyez-moi  
chez ce peuple il n'y a plus la  
moindre trace  
d'amicabilité  
Où que nous allions  
jalousie  
tournure d'esprit abjecte  
xénophobie  
haine de l'art  
Nulle part ailleurs  
on n'aborde l'art  
avec une telle stupidité  
il s'écrie  
L'art l'art l'art  
ici ils ne savent même pas  
ce que c'est  
Le véritable artiste  
on le traîne dans la boue  
le menteur le propre à rien  
ils lui courent tous après  
ils courbent l'échine  
devant le charlatanisme*

## BERNHARD PARLE DES HONNEURS

En 1986, le Ministère de la Culture, poussé par un groupe d'écrivains autrichiens d'avant-garde — la Grazer Autorenversammlung —, lui propose le titre honorifique de *professeur*. La réponse ne se fait pas attendre : *Depuis plus de dix ans, je n'accepte plus ni prix littéraires, ni titres, et naturellement, je n'accepterai pas non plus votre ridicule titre de professeur. La Grazer Autorenversammlung est une association de connards sans talents. Très cordialement vôtre.*

## BERNHARD, TRUBLION

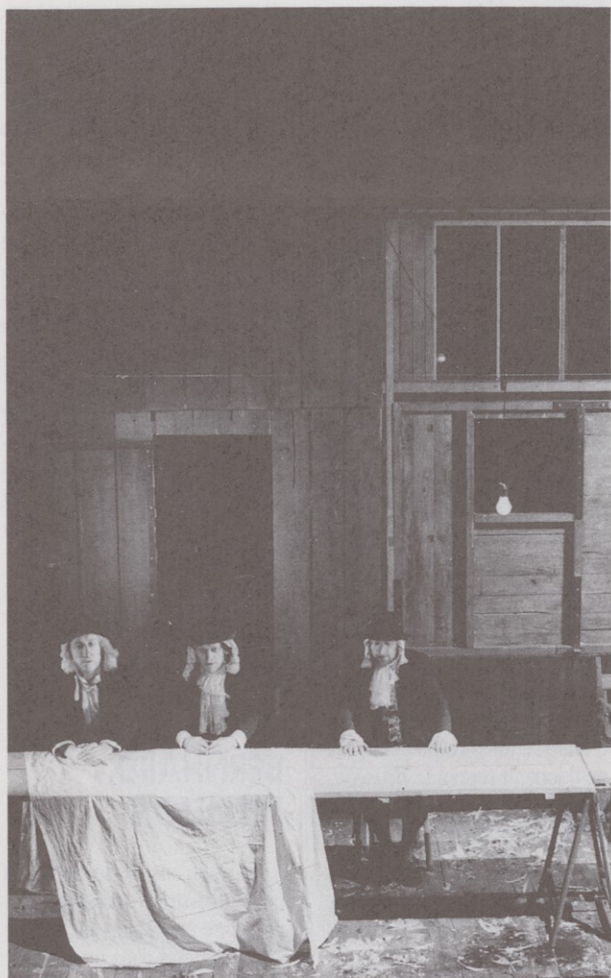
A huit ans, il se pend. La corde casse... Adolescent, il contracte une pleurésie et lutte contre la mort dans un mouiroir de l'hôpital de Salzbourg. Puis la tuberculose le transporte d'un sanatorium à l'autre. A vingt ans, il perd sa mère.

Son imaginaire romanesque puise inlassablement dans la folie, la maladie, le crime ou le suicide, aposant ainsi le sceau de son obsession. Mais autant avertir le lecteur. L'œuvre de Thomas Bernhard (plus de quinze textes et romans traduits en français chez Gallimard) n'apporte aucune réponse et ne se propose pas davantage d'amoinrir la souffrance de l'homme.

Sa cible favorite : l'Autriche son pays. La mise en scène du *Faiseur de Théâtre* à Salzbourg en 1985 ayant suscité un commentaire du ministre des Finances, M. Franz Vranitzky, réaction immédiate de Thomas Bernhard dans le journal *Die Presse* : *Ce Monsieur Vranitzky ne comprend, semble-t-il, strictement rien à l'art et à la littérature... Il a une idée tout à fait démoniaque de la culture. Comme ses collègues, ce Monsieur Vranitzky n'est pas très intelligent et il est exactement un de ces socialistes de salon qui ont conduit notre Etat autrichien à la situation dans laquelle il se trouve actuellement : dans la fosse d'aisance du ridicule.*



## Le vacillement d'une ampoule dans les grands vents du théâtre



Patrick Baerlin

### JEU DE FAUST

par le Théâtre du Radeau

mise en scène : François Tanguy

bande et régie son : Erik Goudard

régie lumière : Clément Chicoisne

régie plateau :

Fabienne Hubinet, Véronique Rochereau

comédiens :

Dominique Bénard, Marc Bodnar, Laurence Chable,

Patrick Condé, Maryse Gaucher, Muriel Hélaré,

Jean Rochereau, François Tanguy

avec l'aide précieuse de :

André Lenoir, Mady Tanguy, Marie-Cécile Winling

une production de

l'Atelier lyrique du Rhin /

Centre de Création musicale

et théâtrale d'Alsace /

Théâtre du Radeau - Le Mans

**J**eu de Faust est un spectacle qui se dérobe au texte et à toute logique de la représentation et ne prend en charge que sa propre fabrication, hautement poétique ; ce qui est joué, c'est la source même de son inspiration aboutissant à ce mode particulier de représentation. Et si l'on songe à Marlowe ou à Goethe, on ne retrouve rien de ces auteurs, rien de leur texte sur Faust, et pourtant, par un effet étrange de la mise en scène, on sent qu'ils hantent les lieux, ne serait-ce qu'à travers l'évocation sourde de semblants de situations scéniques. Situations effilochées, en loques, qui s'étirent, s'allongent, bifurquent et se multiplient dans la durée particulière où elles se prennent au jeu de l'acteur. Effilochage rendu concret par la mise en jeu de tout un matériel théâtral fait de loques, du ramassis, des bribes que le théâtre lui-même offre dans ses caves, dans ses souterrains. Il y a là une genèse monumentale qui sourd des entrailles, celles-mêmes du théâtre, uniquement : elle donne comme fruit une allégorie permanente du matériau théâtral, qui en explique l'histoire et l'aboutissement. Or, cette capacité des grands auteurs-acteurs de refaire sous nos yeux une histoire du théâtre forcément différente de l'un à l'autre, est toujours impressionnante. Et dans le cas de *Jeu de Faust*, elle est parfaitement convaincante. Le sublime, ici, réside tout entier dans la force de son impact poétique, l'enjeu étant de rendre le poétique visible par la réalité même des images ou par des biais qui n'appartiennent pas en propre au théâtre dans son essence classique — et pourtant il ne devrait être que cela. C'est-à-dire mélange de gestes et d'intentions qui entraîne dans d'autres domaines expressifs de la création représentative.

concentration de scènes démultipliées qui vont, tour à tour, jouer leurs petites besognes. Des portes par moments, et les emboîtements des scènes par instants, s'écartent sur un des plus beaux noirs de scène jamais vus, et ce noir si total est un vide qui engloutit et recrache acteurs, gestes et musiques, comme dans un métaphorique éternel retour : à chaque fois, tout doit être recommencé et refait. Par l'acteur, évidemment, par de fantastiques acteurs, dont le propre est d'être empêchés de jouer : costumes enflés qui ensachent et boursofflent et font bedonner, chaises collées aux fesses, coturnes, force métrages de tulle qui, au lieu d'évoquer la légèreté, rappellent ludiquement la gravité des choses et l'empêchement des gestes ; tout un arsenal qui amène l'acteur à redoubler d'exploits physiques pour gagner son jeu : incroyables acrobaties d'un ange — ou d'un diable — dont les ailes, au lieu de se déployer, l'entourent comme s'il sortait de son œuf angélique, et qui déplace le jeu de scène horizontal en vertical. Et le théâtre se paye ainsi, grâce à la pureté de ce jeu, le luxe de son vide et de ses abîmes : tout geste renvoie, dans l'apparement pure circonstanciel, à un autre geste, et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement de sa narration poétique ; de même pour les gestes les plus compliqués où le côté gauche du corps bascule mécaniquement dans son côté droit en racontant ainsi, dans un triomphal raccourci, leur jouissance de se retrouver unis dans un seul corps-à-corps. Et au travers des gestes, fusent les gags, multiples et de toute sorte, jaillissant de partout dans une confusion onirique et dionysiaque de scènes, acteurs, gestes et couleurs.

**D'**un autre point de vue, c'est l'attirance physique, au sens le plus sensitif qui soit, qui est cherchée auprès du spectateur, mais une attirance qui n'oublie pas de l'entraîner aussi dans le champ plus spécifiquement subtil d'un partage d'émotions. C'est que cet espace pluriel du Radeau et de Tanguy, ne cesse pas de raconter un rêve, le rêve de faire du théâtre avec les mille souvenirs qui appartiennent en propre au théâtre et à rien d'autre. Comme dans une rêverie ininterrompue, les yeux grands ouverts, à l'heure même où le crépuscule qui vient d'effacer l'ombre des choses ne les a pas encore englouties dans la nuit. C'est une recherche au sens strict du mot, qui demande une attention particulièrement en éveil quant aux essences délicates de son alchimie : d'où, peut-être, ce bain de lumières sulfureuses et safranées où tout se passe dans une atmosphère de saturation mélancolique et souterraine et où on attend que les révélations s'accomplissent, exactement comme dans un laboratoire de photographie.





Christian Kempf / Studio "K"

**C**ette recherche qui traficote inlassablement avec les innombrables fragments d'une mise en pièce, efface soudain, par son accomplissement et son aboutissement formels, le caractère apparemment hétéroclite des valeurs qu'elle met en jeu. C'est un travail important, plein de bonheur et de joie, à l'intérieur d'une profonde et mûre réflexion. ■

Pour Cargo / Spectacle

Du mercredi 25 au samedi 28 janvier 1989 / théâtre mobile

## RADEAU, ITINERAIRE

Radeau, petite embarcation légère, esquif généralement fragile, construit avec de méchantes bûches de bois, trois bouts de ficelle, presque rien, et qui pourtant offre parfois la seule solution de survie convenant au naufragé. Naufragés, les gens du Théâtre du Radeau ? Certainement pas, mais une disposition aventureuse, un génie inventif qui les projettent d'emblée au rang de grands explorateurs de l'histoire du théâtre, car c'est sur ce terrain-là qu'ils se plaisent à batifoler.

C'est à Molière, au théâtre élisabéthain, à Shakespeare, à la commedia dell'arte qu'ils rendent hommage, en se glissant avec une déconcertante aisance dans leurs défroques figurées, remontant même jusqu'à l'origine, au théâtre de tréteaux, là où ils considèrent qu'est leur vraie place.

Installés pourtant depuis le tournant des années 80 dans la bonne ville du Mans, à l'abri d'un hangar que la municipalité leur a aménagé voici peu, les quinze artistes du groupe travaillent en artisans, comme ces communautés du Moyen Age réunies par le même métier. Tel est du moins leur modèle. Pas d'auteur, pas de metteur en scène au sens traditionnel du terme, une longue germination.

Pas de texte, pas de technique du comédien systématiquement développée (ni cours de danse ni cours de chant pour aucun d'entre eux), mais un approfondissement sur le lieu même de leurs trouvailles, une intégration de la scénographie et de la lumière au processus créatif. *Le texte écrit a déjà une vitesse telle qu'on a toujours un peu la sensation de trahir l'acte théâtral même*, commente François Tanguy. *Nous, nous décentrons. Nous attaquons le problème par le milieu du brin d'herbe, selon la belle formule de Kafka.*

Chantal Noetzel-Aubry

## RADEAU, CREATIONS

1983 : Dom Juan de Molière.

1984 : L'Eden et les cendres - création.

Le Retable de Séraphin - création.

1985 : Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, en coproduction avec le Palais des Congrès et de la Culture du Mans.

1986 : Mystère bouffe - création.

1987 : Jeu de Faust - création, en coproduction avec l'Atelier Lyrique du Rhin et le Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise.

Depuis 1986, le Théâtre du Radeau est également invité à l'étranger :

— Espagne (Festivals de Sitgès, Madrid, Barcelone).

— Royaume-Uni (Festival de Jersey, Théâtre Almeida de Londres).

— Allemagne Fédérale (Festivals de Freiburg, Sarrebrück, Hanovre).

— Italie (Festival de Bergame, Biennale de Rome).

— Belgique (Festival de Liège).

— Norvège (Festival de Bergen).

## DEUX FOIS

partager cette heure de l'année  
passante qui est le temps de la  
représentation.



# Tant de beauté dans si peu de théâtre

*L'acteur est un métaphysicien dans l'obscurité, qui fait résonner un instrument, fait résonner une corde métallique qui rend des sons qui traversent des exactitudes fulgurantes...*

Wallace Stevens

## TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL

de Wallace Stevens

texte français : Leslie Kaplan, Claude Régy

mise en scène : Claude Régy

décor : Roberto Plate

sculpture : José Azpeitia

costumes : Rudy Sabounghi

lumières : Dominique Bruguière

son : Philippe Cachia

assistant à la mise en scène : Alain Neddard

régisseur général : Thierry Bédard

avec :

*Premier chinois* : Michaël Lonsdale

*Deuxième chinois* : Axel Bogousslavsky

*Troisième chinois* : Xavier Marchand

*Premier nègre* : Yves-Noël Genod

*Deuxième nègre* : Marc François

*La jeune fille* : Nicole Dogué

*Le pendu* : Frédéric Marchand

une coproduction les Ateliers Contemporains /  
Théâtre de la Bastille / Pierre Bergé

**M**arguerite Duras, dont Claude Régy a mis en scène cinq pièces — parmi elles, *Le Navire night* en 1978 (création) et *L'Amante anglaise* en 1982 (nouvelle version) — a vu *Trois voyageurs...* au Théâtre de la Bastille en juin 1988. Pour en parler, elle a donné un texte intitulé *La Douceur générale* au journal *La Croix* qui l'a publié. Elle y explique comment *Trois voyageurs...* est un spectacle dans lequel on n'entre pas mais par lequel on doit se laisser envahir, comme l'arbre du décor envahit la scène et la salle.

**S**i on ne comprend pas, c'est juste. Celui qui ici ne comprend pas, il est dans la vérité. Il n'y a qu'à laisser envahir. L'auteur a-t-il voulu cela, il est possible que non. C'est égal.

Est-ce la première pièce sur la relativité ? Peut-être. On peut dire que c'est à peine du théâtre, comme on peut dire que c'est le théâtre fondamental, toujours naissant, partout, celui qui montre la nuit. Celle de notre tête et celle de notre corps aussi bien que celle d'entre les astres dans laquelle se noie le soleil levant.

Le spectacle passe par des pleins, des vides. Tout est littéral. Des événements surviennent, égarés, fragmentés, parfois ils sont évoqués, parfois ils sont visibles, rien ne les rattache entre eux, sauf parfois un simple lien de causalité. Par exemple le jour se lève, donc une vague lueur devrait apparaître sur l'Arbre.

A un autre moment, toujours le même, très loin, un chien aboie alors que l'on vient de parler du lever de soleil. C'est un instant d'une insondable beauté. Ce chien ne fait pas partie de la distribution de la pièce. C'est un chien du voisinage que le pressentiment du grand volume noir doit épouvanter.

**E**n principe, il s'agit de trois voyageurs qui viennent de la Chine pour voir le lever de soleil ici, dans cet autre pays qui n'est pas nommé. Les voyageurs attendent le soleil, de temps en temps ils parlent. Toujours par fragments. Ils parlent de porcelaines peintes. Rien n'est dit de ces peintures autour des vases, de celles des forêts, des rizières, de celles des grappes d'enfants qui jouent dans les lacs, des nuages, de la pluie, de ces écritures en noir autour des couleurs.

Il y a des moments d'une intensité inexprimable. Il me semble qu'il y a des mots précis qui circulent, celui de Chine, celui de lumière, celui de l'eau. C'est peut-être un lieu qui

est sans eau. On en porte aux voyageurs dans des gargouillettes. Il y a aussi comme des célébrations, des danses, des sortes de rapprochements qui ont l'air de se reproduire entre les voyageurs et les deux hommes noirs qui sont là avec eux et qui ont certaines fonctions à la fois d'une grande précision et apparemment d'une totale inutilité. Ils portent l'eau, d'accord, mais aussi ils revêtent les voyageurs chinois de robes longues, noires, on ne sait pas pourquoi, d'autant que la nuit est tellement dense déjà, des sortes de soutanes.

A un moment il semblerait qu'on aille vers un rite sacrificiel. Que dans la douceur générale un des voyageurs va être mis à mort par ses compagnons. Non. Rien. La mort est déjà dans l'Arbre pendue dans un homme.

Parfois on dirait qu'ils essaient de se souvenir, on ne sait pas de quoi, d'histoires presque tout à fait oubliées, ou de mots plutôt, oui, des mots purs sans phrases autour.

**L**e mot de Dieu n'est jamais prononcé comme s'il s'agissait d'un mysticisme matérialiste. C'est possible que ça s'appelle comme ça. C'est possible tout, Dieu aussi. On est sur la terre, dans une nature qui est terrestre, dans un cycle solaire. Nuit. Jour. Nuit. Il n'y a pas d'incantations, pas de prières, rien que des constats. Rien ne tient ensemble, mais tout est là pour que ça tienne ensemble.

Il n'y a plus d'histoire possible, racontable, rationnelle, classique ou moderne, avec commencement et fin, plus du tout de ça. L'histoire est remplacée par sa virtualité. L'intrigue a disparu. Tout est naturel comme le soleil, l'ondée, la mort. Ce qui est proposé ici, c'est le temps parallèle à celui de la pièce qui se déroule, le temps mathématique, le temps théâtral, son écrasante proposition. Que le théâtre ne vienne plus, c'est peut-être ça le théâtre. Ce qui pourrait se proposer nous ne pouvons plus le concevoir. De même nous ne concevons pas l'existence de notre vie.

Il serait plus vrai de dire que nous ne savons pas ce qui se passe, ni ce qu'il y a, ni pourquoi c'est là. Ni pourquoi nous attendons avec passion ce qui va arriver. S'agit-il d'une inversion décisive ? Ce qui ailleurs serait silence serait ici parole ? Et ce qui ailleurs serait dit serait ici tu ? Je ne crois pas. Je ne crois rien.

Il y a aussi une jeune fille qui peut-être a été violée qui est enterrée au pied de l'Arbre. On la déterre et elle crie. D'aucuns croiront que c'est là l'intrigue, alors que ça n'est rien. Ça ne s'inscrit nulle part, c'est emporté. C'est moins important que les premiers cris des oiseaux dans la nuit. Moins, disons le mot : sacré, moins sacré. ...



Je me souviens du théâtre que j'ai pratiqué  
à Grenoble jusqu'au milieu des années 80



Jean-Philippe Batioux

## **DIMANCHE 5 FEVRIER, LE SOLEIL SE LEVERA DEUX FOIS**

Pour permettre aux spectateurs d'accéder à *l'envahissement* que propose le spectacle, le Cargo a souhaité programmer une des représentations,

le dimanche 5 février à 10 h 30 du matin,

avec l'espoir que le public grenoblois trouvera ainsi à mieux

partager cette heure de lumière naissante qu'est le temps de la représentation.



... tant de beauté dans si peu de théâtre

## WALLACE STEVENS

Wallace Stevens est né à Reading, Pennsylvanie, U.S.A. en 1879. Il est mort à Hartford, Connecticut, en 1955.

Après des études à Harvard, il collabore au New York Herald Tribune. Homme d'affaires, il travaille dans la compagnie d'assurances Hartford Accident and Indemnity Company.

D'une nature secrète, peu enclin aux bavardages et aux mondanités, Wallace Stevens eut une influence prépondérante sur la nouvelle génération des poètes américains, pour qui il reste la référence majeure.

Il est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poèmes et de quatre pièces de théâtre, dont *Trois voyageurs...* en 1917.

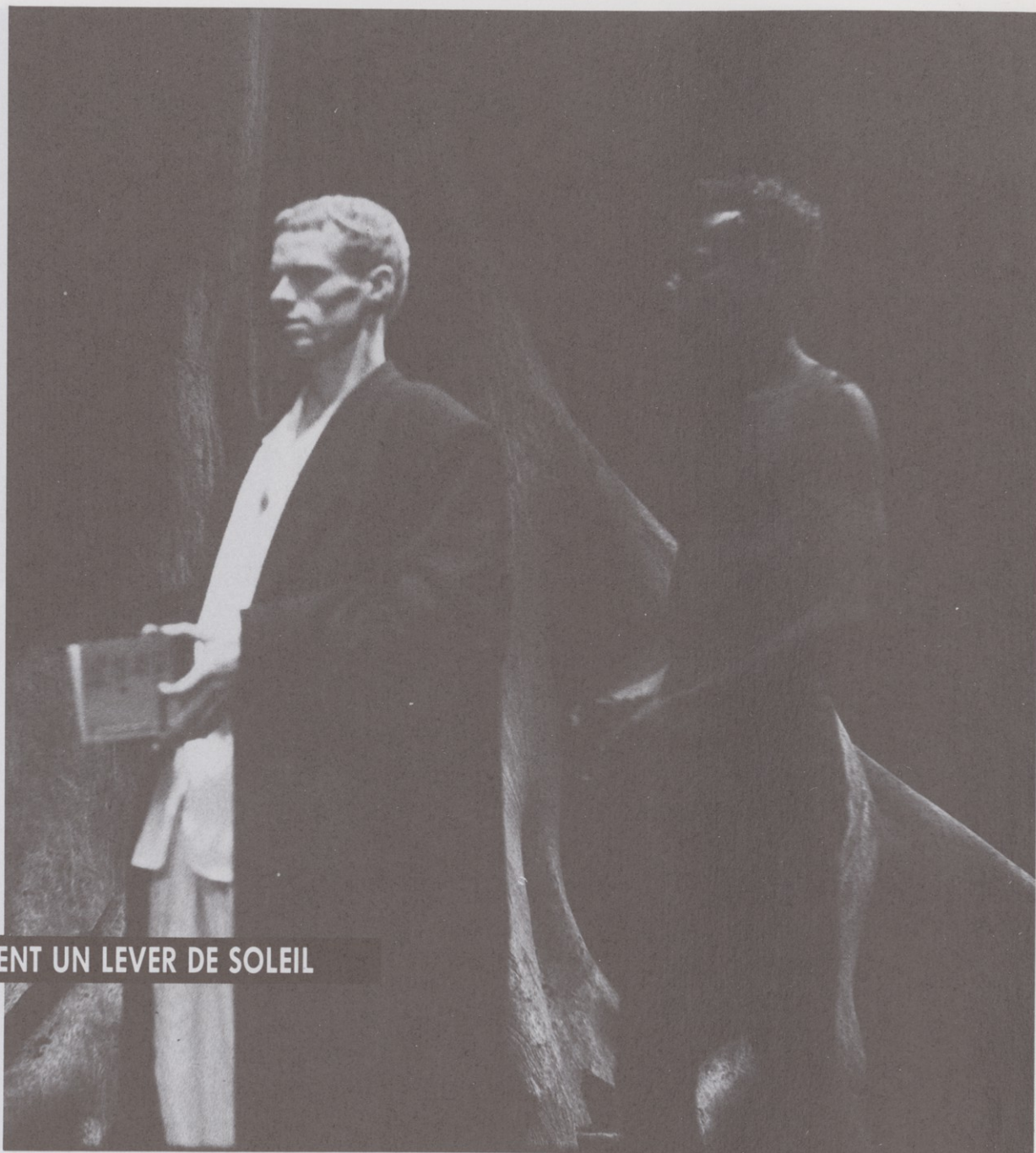
Les poèmes de Wallace Stevens traduits en français sont disponibles au kiosque du Cargo ainsi que le texte de la pièce dans l'édition bilingue *d'Actes Sud - Papiers*

## CLAUDE RÉGY

Claude Régy a réalisé à ce jour 55 mises en scène. 44 sont des créations, 36 concernent des auteurs contemporains. Il a notamment, depuis 10 ans, mis en scène des textes de Georges Bataille, Nathalie Sarraute, Botho Strauss, Peter Handke, Leslie Kaplan. Il a dirigé *Bulle Ogier*, Michaël Lonsdale, Madeleine Renaud, Roland Bertin, Pierre Dax, Catherine Mouchet, Jeanne Moreau, Gérard Depardieu.

A Grenoble, il a présenté en 1985 *Ivanov* avec les Comédiens-Français. Claude Régy a par ailleurs créé en 1976 *Les Ateliers Claude Régy* devenus en 1981 *Les Ateliers Contemporains*.

### TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL



Jean-Philippe Balleux

**A**u milieu de la scène, à la hauteur d'un ciel d'opéra, il y a l'Arbre. Une sorte de banyan, gigantesque et plongé dans la nuit sauf à l'aurore quand arrive le soleil. On n'a jamais vu un arbre de cette taille sur une scène de théâtre. Avant celui-ci on n'avait jamais vu d'arbre dans notre maison, à ce point mêlé à notre vie. On devrait

laisser entrer les visiteurs dans la journée rien que pour voir l'Arbre dans le noir. Le silence s'imposerait de lui-même. ■

Du jeudi 2 au dimanche 5 février 1989 / grande salle

Quelle est alors la nature de ce que nous voyons ?

Quelle est alors la nature de ce que nous voyons ? Réel, poème, gravure, représentation. Le trouble est jeté.

Et cependant ces Chinois ne disent presque rien et jamais rien en tout cas qui soit bien important.

Nombre de signes et de syllabes infiniment petit. Nombre de pages aussi. Événements et bruits,

résonances, musique même (on pince la corde en fil de fer d'un violon primitif), sont au plus près du presque rien. La lumière aussi, c'est à peine. Pénombre. Une grosse bougie, deux lanternes. Et cette lueur qui n'arrive pas à se lever./C.R.



# Je me souviens du théâtre que j'ai pratiqué à Grenoble jusqu'au milieu des années 80

Une mise en scène qui est la 25<sup>e</sup> de Georges Lavaudant si on veut bien suivre sa biographie officielle qui fait commencer sa carrière de metteur en scène à *Eléonor ou l'étrange rêve de six heures du matin* en 1972 avec le Théâtre Partisan. Mais un texte qui est — après Musset, Shakespeare, Brecht, Pirandello, Bailly ou Genêt — le premier de Georges Lavaudant, auteur. Entouré de sa famille : Marc Betton, Gilles Arbona, Annie Perret, Charles Schmitt, Marie-Paule Trystram, ... Gérard Maimone, Jean-Pierre Vergier.

*Veracruz* devra donc être pour les Grenoblois à la fois un moment de découverte — l'écriture de Lavaudant — et un moment de nostalgie — l'aventure d'une équipe —. Comment pour nous alors re-présenter Geo à un public qui l'a si bien connu ? D'une part, en donnant à lire sa biographie *Vue de Lyon* par le T.N.P. de Villeurbanne dont il est aujourd'hui le codirecteur, d'autre part en publiant ses *Je me souviens* intimes, parmi lesquels quelques jeunes quadragénaires retrouveront des bribes de leur quotidien...

Georges Lavaudant est né en 1947 à Grenoble. Il y a grandi. Il y a fait ses études. Normal donc qu'il s'y soit lancé dans le théâtre. Mais pas évident, non plus. Spectateur moyen de la Comédie des Alpes de René Lesage et Bernard Floriet et membre passager du club théâtral de son lycée, il est plus passionné, l'heure de la fac venue, par les toiles de Monory ou des hyperréalistes américains, les films de Godard, la musique de jazz et pop ou les romans d'auteurs qui lui tiennent toujours à cœur - Hemingway, Burroughs, Faulkner, Borges... mais aussi Duras, Pinget, Simon, Le Clézio...

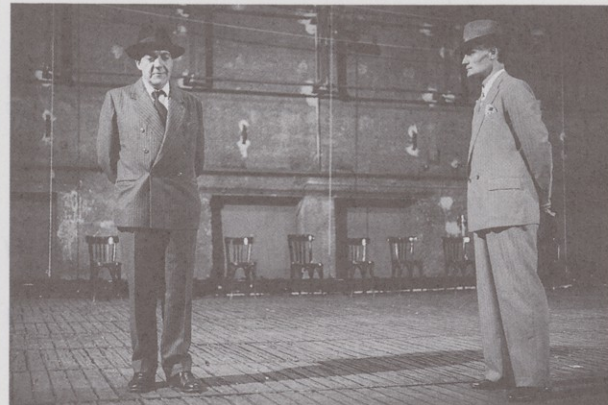
C'est à la suite d'un stage théâtral programmé par le Secrétariat à la jeunesse et aux sports à Tournon, dans l'Ardèche, que, par un bel été de 1966, tout se décide pour lui. C'est là qu'il rencontre Gabriel Cousin qui ne cessera de poser un regard bienveillant sur ses débuts. C'est là, surtout, qu'il rencontre une bande de comédiens issus du Théâtre Universitaire et réunis au sein d'un Théâtre Partisan qu'il rejoindra définitivement dès après le joli mois de mai 68 - Annie Perret, Philippe Morier-Genoud, Michel Ferber, Jean-François Derec et, bien sûr, Ariel Garcia Valdès... On est alors en pleine effervescence théâtrale. Partout de nouveaux noms, de nouvelles compagnies, de nouvelles aventures surgissent, dont on parle encore aujourd'hui. A Paris, c'est l'équipée du lycée Louis-le-Grand avec Patrice Chéreau et Jean-Pierre Vincent qui crée bientôt sa propre compagnie aux côtés de Jean Jourdeuil. Au Havre, c'est Gildas Bourdet et la Salamandre. Et puis encore,

dans le désordre, c'est Bruno Bayen, Daniel Benoin, Jean-Pierre Bisson, Daniel Mesguich... A Grenoble même, en dehors du Théâtre Partisan, les compagnies se multiplient sous les appellations les plus diverses - Théâtres de la Potence, du Beffroi, de la Falaise ou Théâtre Action...

Acteur - notamment aux côtés d'Ariel Garcia Valdès, en 1971, dans *Joe Popp and Marcus*, à l'origine de leur rencontre avec Gabriel Monnet -, Georges Lavaudant se retrouve rapidement metteur en scène - peut-être parce que c'est moi qui jouais le moins bien glisse-t-il. De fait, après le coup d'éclat de *Lorenzaccio* qui inaugure son installation au Rio (une vieille salle de cinéma que leur abandonne la municipalité et qu'ils transforment en vrai théâtre de laboratoire et de recherche), il n'arrête plus. D'un *Palazzo mentale* (version 1976) à l'autre (version 1986), les créations se succèdent et restent dans les souvenirs - *Louve basse*, *Le Roi Lear* (1976), *Maître Puntila et son valet Matti* (1978), *Les Cannibales*, *La Rose et la hache* (1979), *Les Géants de la montagne* (1981), *La Neige ou le bleu suivi des Céphéides* (1983), *Richard III* (1984)...

Entre-temps de nouveaux arrivants ont rejoint l'équipe - Gilles Arbona, Marc Betton, Charles Schmitt ou encore Jean-Pierre Vergier qui, à la suite de *Lorenzaccio*, va signer toutes les scénographies et tous les costumes des productions *maison*. Des metteurs en scène *étrangers* sont venus grossir la famille - André Engel, Pierre Maxence, Bruno Boëglin, Daniel Mesguich... Des comédiens aussi - Maria Casarès, tout en premier... Et puis, bien sûr, le statut a changé. Le Théâtre Partisan dissout en 1975, Georges Lavaudant a pris, à la demande expresse de Gabriel Monnet, la codirection du Centre Dramatique National des Alpes, à laquelle s'ajoute, en 1981, la direction de la Maison de la culture...

Faut-il voir dans le départ de Grenoble pour le T.N.P. la fin - ou le début - d'une aventure ? Sans doute, si l'on considère que c'est une manière de quitter un certain confort pour sauter dans un certain inconnu. Evidemment non, dans la mesure où ce sont toujours les mêmes rêves, les mêmes obsessions qui le guident. Ceux d'un théâtre moins des images ou de l'illusion que de la magie dans le heurt des mémoires et des cultures - peintures, musiques, cinémas... Ceux d'un théâtre, encore, axé sur une recherche de l'écriture qui le poursuit depuis ses débuts,



Delahaye

## VERACRUZ

mise en scène : Georges Lavaudant  
décor et costumes : Jean-Pierre Vergier  
lumières : Jean-Pierre Vergier et Georges Lavaudant  
sons : Jean-Xavier Césari-Lauters et Hugo Maimone  
chorégraphie : Michel Kélémenis  
assistante stagiaire à la mise en scène : Mara Hernandez

Première partie : *Le Naufragé*  
Le directeur de théâtre : Marc Betton  
Le frère : Gilles Arbona

Deuxième partie : *Veracruz*  
avec :  
Bouzid Allam, Gilles Arbona, Marc Betton,  
David Bursztein, Annie Perret, Charles Schmitt,  
Marie-Paule Trystram, Patrick Zimmermann  
et Jean-Luc Baronnier



## JE ME SOUVIENS...

1 - Je me souviens que Reda Caire est passé en attraction au cinéma de la porte de Saint-Cloud.

2 - Je me souviens que mon oncle avait une 11 CV immatriculée 7070 RL2.

3 - Je me souviens du cinéma *Les Agriculteurs*, et des fauteuils club du *Caméra*, et des sièges à deux places du *Panthéon*.

4 - Je me souviens de Lester Young au *Club Saint-Germain*; il portait un complet de soie bleu avec une doublure de soie rouge.

5 - Je me souviens de Ronconi, de Brambilla et de Jésus Moujica; et de Zaaf, l'éternel *lanterne rouge*.

6 - Je me souviens qu'Art Tatum appela un morceau *Sweet Lorraine* parce qu'il avait été en Lorraine pendant la guerre de 14-18.

7 - Je me souviens du *tac-tac*.

8 - Je me souviens d'un Anglais manchot qui battait tout le monde au ping-pong à Château d'Oex.

9 - Je me souviens de *Ploum ploum tra la la*.

10 - Je me souviens qu'un ami de mon cousin Henri restait toute la journée en robe de chambre quand il préparait ses examens.

11 - Je me souviens du Citoyen du Monde Garry Davis. Il tapait à la machine sur la place du Trocadéro.

12 - Je me souviens des parties de barbu aux Petites-Dalles.

13 - Je me souviens des Trois Evêchés: Metz, Toul et Verdun.

14 - Je me souviens du pain jaune qu'il y a eu pendant quelques temps après la guerre.

15 - Je me souviens des premiers *flippers*: justement, ils n'avaient pas de flippers.

16 - Je me souviens des vieux numéros de *L'Illustration*.

17 - Je me souviens des aiguilles en acier, et des aiguilles en bambou, que l'on aiguisait sur un frottoir après chaque disque.

18 - Je me souviens qu'au *Monopoly*, l'avenue de Breteuil est verte, l'avenue Henri-Martin rouge, et l'avenue Mozart orange.

19 - Je me souviens de: *Ich weiss nicht was soll es bedeuten*.

*Dach Ich so traurig bin.*  
et de:  
*I wander lonely as a cloud*  
*When all at once I see a crowd*  
*A.-of golden daffodils.*

20 - Je me souviens que Junot était duc d'Abrantès.

21 - Je me souviens de: Grégoire et Amédée présentent Grégoire et Amédée dans Grégoire et Amédée (et de Furax aussi, bien sûr).

22 - Je me souviens qu'un jour mon cousin Henri a visité une manufacture de cigarettes et qu'il en a rapporté une cigarette longue comme cinq cigarettes.

23 - Je me souviens qu'après la guerre on ne trouvait presque pas de chocolat viennois, ni de chocolat liégeois, et que, pendant longtemps, je les ai confondus.

24 - Je me souviens que le premier microsillon que j'ai écouté était le *Concerto pour hautbois et orchestre* de Cimarosa.

25 - Je me souviens d'un pion corse qui s'appelait Flack comme la *D.C.A. allemande*.

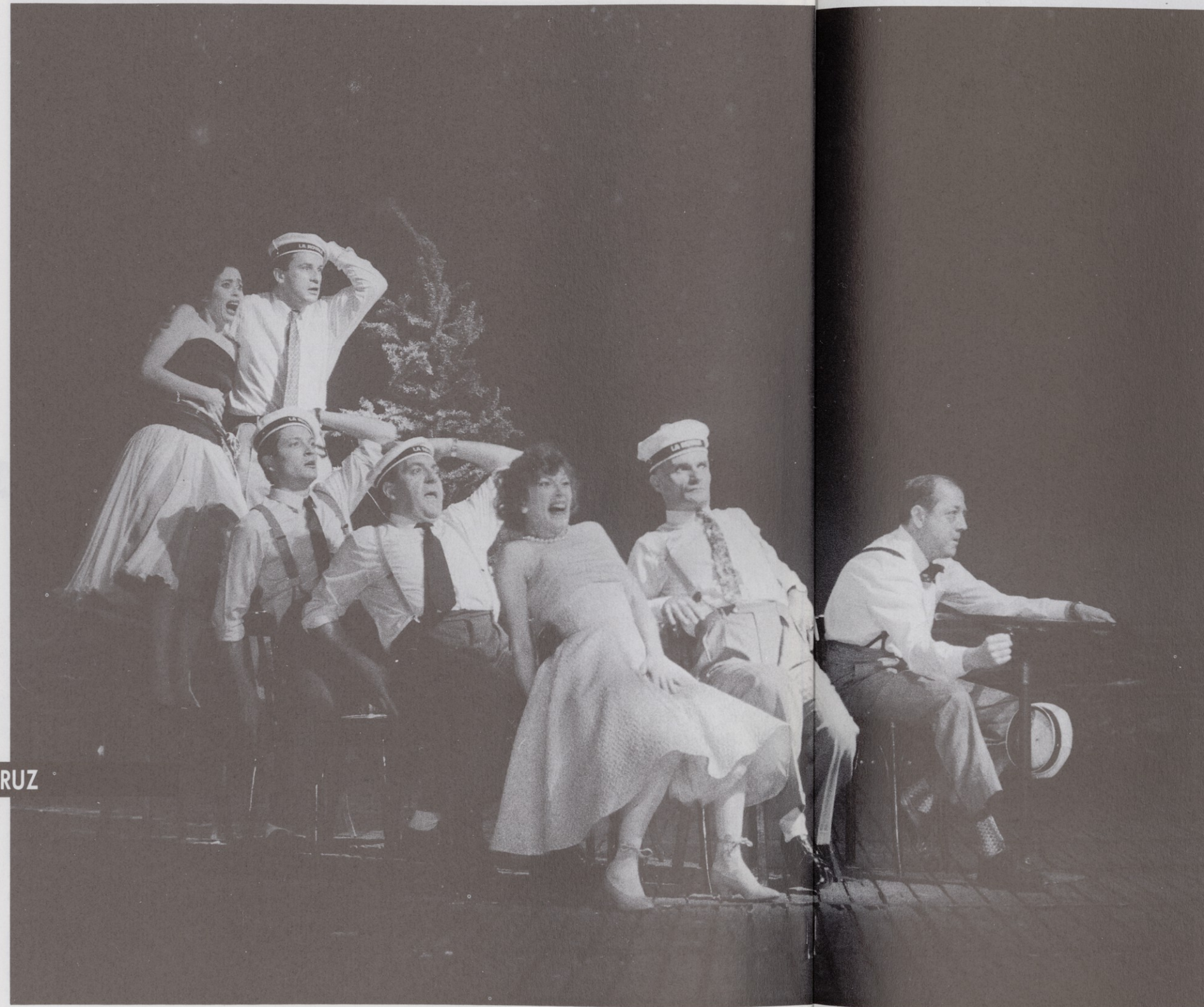
26 - Je me souviens des *High Life* et des *Naja*.

## VERACRUZ

27 - Je me souviens avoir obtenu, au Parc des Princes, un autographe de Louison Bobet.

28 - Je me souviens que pendant plusieurs années, l'expression la plus sale que je connaissais était *tremper la soupe*; je l'avais vue dans un dictionnaire d'argot que j'avais lu en cachette. Je n'ai jamais entendu personne l'employer et je ne suis plus très sûr de ce qu'elle voulait dire (sans doute un équivalent de *faire feuille de rose*).

Georges Lavaudant



des premiers textes *collectifs* aux grands *classiques* (Brecht, Shakespeare...) en passant par ses tentatives propres en quête d'un langage théâtral inconnu, avec *Les Cannibales* ou aujourd'hui *Veracruz*, et lui faisant mettre sur le même pied, par-delà tous les scandales et les hauts cris, ses mises en scène de *Richard III* et des *Céphéides*. Ceux, aussi, d'un théâtre né d'un même groupe, d'une même équipe qui lui donne sa vérité et son style, un peu comme, sur le stade, une équipe de foot... - et ce n'est pas un hasard si toute une partie de la *bande* de Grenoble se retrouve à ses côtés, au T.N.P.. Ceux, enfin, d'une génération qui, pour se vouloir artiste, ne s'en réclame pas moins d'un regard sur l'art politique. C'est-à-dire sur la vie. Ce sont ces rêves, ces obsessions qui ne cessent de le poursuivre. On l'a vu aussi bien à travers la création d'une écriture contemporaine via *Le Régent* de Jean-Christophe Bailly qu'avec la plongée dans le Brecht des années de jeunesse, façon *Baal* et *Dans La Jungle des villes*. On le revoit encore à l'occasion de la création de *Veracruz*. Alors que, ne craignant rien plus que la confusion entre les spectacles et le bruit fait autour, qui dénature non pas le travail lui-même mais le contact entre le public et la représentation, c'est-à-dire la rencontre, il ne cherche qu'à sauvegarder l'attente, *ce moment unique du pincement au cœur quand le silence se fait et que ça va commencer...* ■



Du mercredi 22 au mardi 28 février 1989 / petite salle



## Le Groupe Emile Dubois

Centre chorégraphique national

fête son 10<sup>e</sup> anniversaire et la 60<sup>e</sup> représentation de

## DOCTEUR LABUS

Du mercredi 25 au vendredi 27 janvier 1989



### BREVES

#### CINEMA

Le cycle du mois de janvier 89 (10/21) sera consacré à Martin Scorsese. Le détail de cette programmation vous sera communiqué dans les premiers jours de janvier.

#### RENCONTRES

— avec Claude Régy  
(Trois Voyageurs regardent un lever de soleil)  
et François Tanguy  
(Jeu de Faust)

Jeudi 12 janvier à 18 h

— avec Georges Lavaudant  
Samedi 25 février à 18 h

(toutes ces rencontres ont lieu au Cargo)

#### C.D.N.A.

Le Centre Dramatique National des Alpes et l'Hexagone de Meylan co-accueillent, la dernière création de Jean-Paul Wenzel :

#### TAMBOURS DANS LA NUIT

de Bertolt Brecht

Les lundi 23 et mardi 24 janvier 1989  
à l'Hexagone de Meylan



Cargo / Spectacle  
Directeur de la publication : Jean-Claude Gallotta  
Responsable de la rédaction : Claude-Henri Buffard  
Conception graphique : André Rodeghiero  
Mise en forme graphique : Agnès Bret  
Photocomposition : Alpcampo, Grenoble  
Photogravure : Rhône-Alpes Scanner, Grenoble  
Impression : Léostic, Seyssinet  
Façonnage : Ageco  
Routage : Distrimail  
Dépôt légal : janvier/février 1989  
N° ISSN 0982-8931  
Prix : 10 F  
Couverture réalisée en image de synthèse par Imapro, Grenoble à partir des photos de J.-Ph. Batteux, Claude Bricage, Delahaye et Christian Kempf.

#### ORCHESTRE NATIONAL DE LYON

Marius Constant / Patrice Fontanarosa

placé sous la direction de Marius Constant, l'Orchestre National de Lyon, avec la participation de Patrice Fontanarosa (violon), interprète :

deux œuvres de Marius Constant :

Perpetuo et 103 regards dans l'eau pour violon

Poème pour violon, op. 25 d'Ernest Chausson

Prélude et fugue d'Arnold Schoenberg, d'après Bach

Jeudi 19 janvier 1989 / grande salle

A l'occasion de la sortie du livre

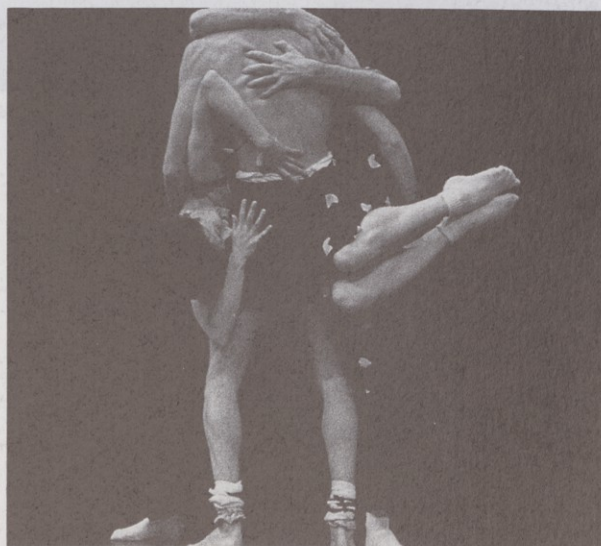
#### GALLOTTA GROUPE EMILE DUBOIS

aux  
EDITIONS DIS VOIR

par Laurence Louppe, Jean-Louis Schefer, Claude-Henri Buffard; photographies de Delahaye, Maurin, Lambours, Rittenberg, etc.) et de la 60<sup>e</sup> représentation de Docteur Labus, un entretien avec Jean-Claude Gallotta sur son travail fera l'objet d'un enregistrement public.

(Le jour et l'heure de cet entretien seront précisés ultérieurement)

Rencontre



Joseph Gallus-Rittenberg